



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



MARSHALL MONTGOMERY
COLLECTION

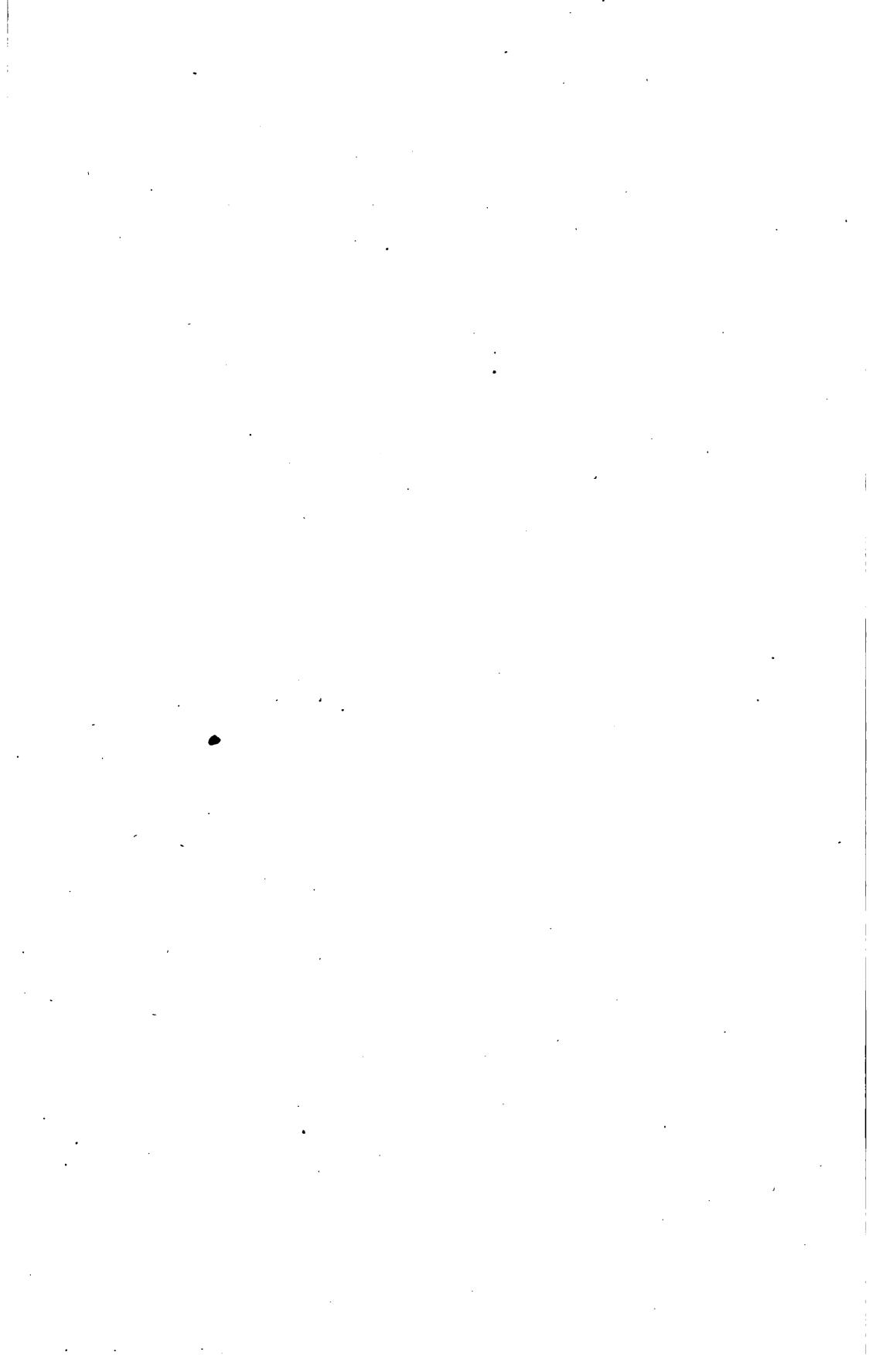


Montgomery 5 h 10



4/6













RECHERCHES
SUR
L'ORIGINE FLAMANDE DU ROMAN DU RENARD

ET SUR SES RAPPORTS AVEC LES ANCIENNES

Factions des Blavotins et des Isangrins,

PAR H. V. D. V.



BRUGES, IMPRIMERIE DE VANDECASSELE-WERBROUCK.

1843.



RECHERCHES

SUR

L'ORIGINE FLAMANDE DU ROMAN DU RENARD

ET SUR SES RAPPORTS AVEC LES ANCIENNES

Factions des Blavotins et des Isangrins.

I.

INTRODUCTION.

Les peuples comme les individus ont leurs chefs-d'œuvre littéraires et parmi les ouvrages inimitables de l'intelligence des masses il en est qui peuvent soutenir avec avantage la comparaison avec les productions des plus grands génies. Après les classiques grecs et latins, jamais œuvre littéraire n'obtint un sort aussi brillant que la fable du renard et du loup. Elle parcourut, dans le moyen-âge, tous les pays de l'Europe et pénétra jusque dans l'Orient ; elle fut accueillie dans toutes les cours et dans tous les manoirs ; elle fut ra-

comptée, rimée et chantée dans toutes les langues. Aujourd'hui même elle paraît avoir gagné une réputation plus solide que jamais. Le monde savant s'est activement occupé et s'occupe toujours d'elle. En Allemagne, en France, en Hollande, en Belgique, beaucoup d'hommes de mérite lui ont voué une grande partie de leurs études (1). On la considère avec raison, comme un tableau précieux des anciennes moeurs germaniques et des antiquités judiciaires (2).

Il n'y a cependant pas si longtemps que nous avons appris par Willems, à qui la littérature nationale a tant d'obligations, que le plus ancien poème épique du *Renard* est écrit en langue flamande et mérite la première place parmi les monuments de notre ancienne littérature. Les Flamands y ont trouvé un juste sujet d'orgueil, et le gouvernement Belge en a su apprécier toute l'importance, quand, sur la proposition de MM. Willems et Serrure, il a fait acheter à un prix très élevé (3) le manuscrit, publié,

(1) Dans la préface de *Reinaert de Vos, episch fabeldicht van de xii^e en xiii^e eeuw, met aenmerkingen en ophelderingen van F. J. Willems*. Gent, 1836. Willems cite les noms de Grimm, Mone, Hoffmann Von Fallersleben, Schiller, Zanger, Ettmüller, Méon, Raynouard, Robert, St-Marc-Girardin, Chabeille, Scheletma, Ten Broecke Hoekstra, Groebe et Borremans (prof. à l'univ. de Gand). Nous devons ajouter à cette liste le nom de Willems lui-même, qui, par son profond savoir et ses connaissances étendues de langue et d'antiquités flamandes, a si puissamment contribué à applanir les difficultés que présentent les études sur le Renard. Nous avons de lui une version nouvelle de ce poème en vers flamands. Nous n'oublierons pas non plus J. Rens, à qui nous devons une dissertation très-intéressante, publiée dans le *Belgisch Muséum*.

(2) Grimm y a puisé abondamment pour son admirable ouvrage sur les *Antiquités du droit*. Dans ses *Elementa Juris Germanici*, Heineccius déclare qu'il a eu recours au Renard.

(3) *Den onmatig-hoogen prys*, dit Willems. Les journaux ont annoncé un prix de 4,000!

en 1836, par les soins de l'un de ces deux savants, avec une introduction et des notes.

On peut affirmer avec certitude que les aventures de *Maitre Renard* ne sont pas de l'invention d'un seul homme et que tous les fabliaux, les *Bestiaires* et les poèmes dans lesquels *Renard* et *Isangrin* le loup remplissent les principaux rôles ont pris leur origine dans une ou dans plusieurs contes ou *Sagas* populaires. Si nous sommes fondés à réclamer ces *Sagas* comme des traditions flamandes, le roman du *Renard* obtiendra sans doute un plus grand prix par sa nationalité. Il présentera un spécimen de l'esprit subtil et original et du génie poétique de nos ancêtres. Il deviendra un document à consulter non seulement pour les antiquités des populations germaniques en général, mais spécialement pour celle de nos provinces.

Nous ne prétendons aucunement soutenir que la mythologie germanique soit totalement étrangère à notre *Saga* mais à coup sûr elle ne s'y montre que très secondairement. L'ensemble de la fable et l'intrigue qui en fait le sujet n'annoncent aucune idée ni allégorie religieuse. Ses allusions ne peuvent frapper que sur des événements historiques et nous pensons qu'elle a pris naissance dans les inimitiés traditionnelles qui existaient anciennement entre les serfs et vilains et leurs seigneurs, dans ces combats entre l'oppression féodale et l'émancipation populaire représentée par les partis opposés des Blavotins et des Isangrins.

Par suite de l'opinion vulgaire qui place les Blavotins et les Isangrins, dans une époque trop rapprochée, les auteurs Belges ont négligé jusqu'à présent toute espèce de comparaison entre eux et le roman du Renard. Que pourrait avoir de commun avec les factions qui s'agitèrent sous la comtesse douairière Mathilde, à Furnes, une fable, qui, selon des mentions historiques, avait déjà une grande popu-

larité au commencement du XII^e siècle (1)? Depuis le XV^e siècle les annalistes semblent avoir été d'accord pour faire des Blavotins une troupe de mutins et de brigands qui se soulevèrent vers le commencement du XIII^e siècle contre leur légitime souveraine. Despars, Oudegherst, Heyndericx (2) et plusieurs autres en parlent à peu près dans ce sens. Il ne fallait rien moins que ces témoignages unanimes pour induire en erreur un savant d'un ordre aussi élevé que M. Warnkœnig (3).

Guillaume-le-Breton, contemporain de Mathilde, traite les querelles Blavotines et Isangrines de vieilles querelles, *rixa vetusta, veteres pugnas*, sous l'époque de Philippe d'Alsace (4). Willems fait remarquer que les dénominations de Blavotins et d'Isangrins étaient en usage en Flandre au moins soixante ans avant les derniers troubles. Il se fonde sur la chronique d'Adrien De But (5). Le baron de Reiffenberg s'appuie sur l'autorité de Meyer (6), pour avancer que ces deux factions ont existé dès l'an 1144 et peut-

(1) *Script. rer. francic.*, tome XII, page 253. Aug. Thierry, lettre XV^e sur l'*Hist. de France*.

(2) Despars, *Cronycke van Vlaenderen*, uitgegeven door J. De Jonghe. Brugge, 1857—1842, *Ad annum 1195*. — Oudegherst, *Annales de Flandre*, édition de Lebroussart, à Gand, tome II, page 49 seq. — Heyndericx, *Annalen der stede en casseltry van Veurne*, MS. inédit du XVII^e siècle. *Ad annum 1201*.

(3) *Histoire de la Flandre et de ses institutions*, par L. A. Warnkœnig, traduite par A. E. Gheldolf, tome I, page 215.

(4) *Philippide de Guillaume-le-Breton*, texte français-latin, par Oct. Delepierre, vers 85 et seq.

(5) *Cronica abbatum de Dunis*, publiée par la Société d'Émulation, en 1859, et *Chronicon Flandria* dans le *Corpus chronicorum Flandriæ*, ed. J. J. De Smedt, 1857, tome I. *Reinaert de Vos, episich fabeldicht van de XII^e en XIII^e eeuw, inleiding*, page xxii.

(6) Meyer, *Ann. Fland. ad ann. 1201. Chronique rimée de Philippe Mouskes*, publiée par le Ba de Reiffenberg, 1838, introduction, p. LXXI.

être même plutôt, et qu'elles ensanglantèrent au milieu du XII^e siècle, les environs de Furnes, de Bergues St-Winoc, d'Ypres et de Bruges.

L'histoire du *Renard*, par les nombreuses analogies qu'on y trouve avec celle de ces dissensions populaires, semble reveler une origine beaucoup plus ancienne. Nous avons été assez heureux dans nos recherches pour rencontrer des traces certaines des guerres intestines, qui portèrent ces noms, environ deux siècles avant Mathilde. Il est indispensable de donner un résumé de leur histoire, pour arriver aux rapprochements qui doivent résulter de nos investigations.

II.

HISTOIRE DES BLAVOTINS.

Le peuple vivait au XI^e siècle dans une véritable état de servitude ou d'esclavage. Le joug commençait à lui peser et déjà sous quelques points de l'Europe, se manifesta la fermentation qui fit germer les idées de liberté et d'indépendance d'où sont sorties l'émancipation populaire et les franchises communales. Lambert, prêtre de l'église d'Ardres du temps de Philippe-Auguste, nous a laissé dans les fragments imprimés de son histoire des anciens comtes de Guines et seigneurs d'Ardres, un récit très curieux contenant la plus ancienne indication que nous possédons sur le compte des Blavotins. L'auteur nous rapporte que Herred ou Herebert de Furnes, seigneur de Guines, surnommé Craugroc (Hoqueton renversé) et époux d'Adèle de Selvesse, dame d'Ardres, avait conçu le plan, exécuté plus tard par ses successeurs, de quitter le château de Selvesse et de transférer sa maison à Ardres. Il fut détourné de ce projet par ses amis de Furnes, parce que

l'ancien château, réputé très fort par sa situation, ses eaux et ses tourelles, pouvait mieux l'abriter contre les Blavotins, qui avaient des fauteurs et des patrons assez puissants et assez hardis pour s'avouer. *Multiplicato itaque ibi populo crevit loci magnitudo, crevit situs et amplitudo, crevit et Ardensis nominis bonitas et fama, adeo ut Herredus jamjam a Selvessa illuc sua transferre disposuit cœdificia; sed cum Furnenses, Selvessensis situm loci et munitionem circumquaque fere marisco, spatiose et profundo, silvarumque densitate circumcinctam et conclusam considerantes aliique parentes ejus et amici, utpote viri fortes, ausim dicere BLAVOTINORUM patres et auctores, ipsum et Herredum ab illo revocarunt proposito, remansit in sua firmissima Selvessa cum uxore sua Adela divitiis deliciose vivendo (1).* Ni Lambert, ni André Duchesne, qui nous a transmis ce passage, n'indiquent l'époque précise à laquelle il se rapporte. Ils nous apprennent cependant qu'Adèle restée veuve d'Herred, convola en secondes noces avec Elodon de Bergues et en eût Arnoul I, seigneur d'Ardres, avoué de St-Bertin, sénéchal du Bolonois. Arnoul traita avec Drogon, évêque de Térouanne (2), et avec Gautier, administrateur de l'église de St-Omer, d'Ardres, de l'institution d'un collège de chanoines audit Ardres. La confirmation de Drogon est datée de 1069 (3). De sorte que l'on peut avec une entière confiance fixer l'existence d'Herred, sa détermination de rester à Selvesse

(1) *Histoire généalogique des maisons de Guînes, d'Ardres, de Gand et de Coucy*, par André Duchesne Tourangeau. Preuves, page 142.

(2) Drogon ou Dreux a été religieux du monastère de St-Winoc, puis curé de Ghistelles et enfin évêque de Térouanne après Baudouin, mort en 1030.

(3) André Duchesne, *Maison de Guînes*, livre III, page 89.

ainsi que les forces qu'avaient alors acquises les Blavotins, avant 1040 et vers cette année.

Lambert d'Ardres en parlant des Blavotins ne les dépeint pas comme une faction nouvelle. L'auteur emploie l'expression *Blavotini* comme si elle avait dans son opinion, une signification suffisamment comprise par le lecteur. On dirait qu'il doit l'avoir fait connaître dans les parties qui nous manquent de son ouvrage et qui concernent les années antérieures. L'on voit en effet qu'un besoin d'affranchissement tourmentait de bonne heure les serfs de ces contrées, puisque Charlemagne avait consacré à ce mouvement un chapitre particulier dans ses capitulaires, en voici le titre et le texte :

DE CONJURATIONIBUS SERVORUM IN FLANDRIS ET IN MENPISCO (1) ET IN CÆTERIS LOCIS MARITIMIS.

De conjurationibus servorum quae fiunt in Flandris et in Menpisco, et in cæteris maritimis locis, volumus ut per missos nostros indicetur dominis servorum illorum ut constringant eos, ne ultra tales conjurations facere præsumant, et ut sciант ipsi eorumdem servorum Domini, quod cujuscumque servi hujusmodi conjurations facere præsumperint, postquam eis haec nostra jussio fuerit indicata, bannum nostrum, id est sexaginta solidos, ipse dominus persolvere debeat (2).

Ce passage sert à prouver que c'est dans la patrie des Blavotins que se déclarèrent les premières révoltes contre

(1) Le *Pagus Menpiscus* ou *Menapiscus*, ainsi appelé des Ménapiens, comprenait les quartiers de Bourbourg, de Bergues-St-Winoc et de Furnes, une partie de ceux de Bruges et de Gand, les quartiers de Cassel, d'Ypres, de Lille et de Tournai jusqu'à l'Escaut qui le séparait du vieux Brabant. Oudegherst, tome I, page 14, note de Lesbrouseart.

(2) *Capitul. reg. Franc.* tome I, page 775 seq.

l'oppression durant le moyen-âge, et les premiers efforts des Flamands, pour reconquerir la dignité d'hommes.

Certainement les disputes des Blavotins et des Isangrins durent être sanglantes dans un temps où tout se faisait avec violence. Quels furent leurs exploits du vivant d'Herred et durant tout le xi^e siècle? Quels combats ont-ils livrés; quels succès ont-ils obtenus, quels revers essuyés? L'histoire n'en dit rien. Nous devons nous borner à acter que les premiers avaient de puissants et courageux chefs et protecteurs et qu'ils s'étaient rendus redoutables pour les manoirs et les castels.

Cependant la cause de la liberté si valeureusement défendue par les Blavotins avait fait des progrès rapides.

Au commencement du siècle suivant, Gertrude, veuve de Robert-le-Frison et mère de Robert de Jérusalem, possédait châtellenie de Furnes à titre de douaire. Le premier du mois de Mai 1109, les reliques de Ste-Walburge et celles de ses deux frères SS. Willebald et Winnibald furent pieusement et processionnellement portées au milieu de tous les chanoines du chapitre et en présence des prévôts Heribert de Furnes et Thomas d'Eversham ainsi que de la comtesse qui accorda en même temps des lois à la ville (1). Faut-il attribuer cette concession à un mouvement de pure générosité de Gertrude et est-elle étrangère à toute espèce de contrainte? Mais l'histoire de ces temps est remplie des luttes pénibles qu'il a fallu soutenir pour parvenir à l'érec-

(1) Despars et Meyer à l'année correspondante. *Annales de la société d'Émulation*, 1839, tome I, p. 5, sur les *heures* de Furnes etc. par F. V. Warnkœnig, *Hist. de Flandre*, traduction de Gheldolf, tome II, p. 310. La présence des saintes reliques servait fréquemment à donner plus de solemnité aux pactes entre les communes et les seigneurs. On en voit de nombreux exemples dans Meyer, Warnkœnig et d'autres auteurs.

tion des institutions communales. Que de fois elles furent arrachées, enlevées et reprises par la force ! Ensuite la redaction des plus anciennes chartres et les noms de *conjunction, paix, loi, d'amitié*, ce qui veut dire ici : *réconciliation*, donnés à plusieurs de ces pactes entre les souverains et leurs sujets ; les serments prêtés solennellement de part et d'autre pour en assurer l'observation, apprendraient seuls combien peu l'origine de ces institutions était pacifique. Nous lisons dans le *Chronicum comitum Flandriæ Clari-Marisci*, publié dans le *Corpus chronicorum* (1) que la comtesse Gertrude amena les Blavotins et les Isangrins du territoire de Furnes à une *paix* : *Deinde Blaeuwoetenses et Ingrekini territorii Furnensis, quod Gertrudis comitissa tenebat, provocantur ad PACEM, quam Brugenses ampliaverunt.* Cette *paix* qui était la première *keure* de Furnes, était un grand triomphe pour la classe bourgeoise. Elle fut la plus ancienne de toute la Flandre et fut bientôt suivie par un grand nombre d'autres établissements communaux auxquels elle a servi de modèle (2).

La réconciliation ne fut que momentanée et l'intervalle de la comtesse Gertrude à la reine Mathilde, ne s'écoula pas tranquillement. Le lecteur sait déjà que la haine implacable des deux parties causa d'affreux tumultes vers le milieu du XII^e siècle. Pendant plusieurs années, dit Iperius, les territoires de Furnes et de Bergues-St-Winoc, où étaient situés les biens de l'église de St-Bertin, furent désolés par les combats désastreux des Blavotins et des Isangrins (3). Les prédicateurs de la foi qui séjournèrent en Flandre ont

(1) Tome I, page 284.

(2) Les *Keures de Furnes et du village Ter Piete*, par F. V. Ann. de la Société d'Émulation. Tome I, page 5.

(3) *Hist. franç. XVIII*, 600.

dû intervenir plus d'une fois pour appaiser leurs cruelles persécutions. On cite avec reconnaissance les noms de Gilles De Leeuw et de l'abbé Égide (1).

III.

Après la mort de Philippe d'Alsace, comte de Flandre et de Vermandois, arrivée en 1191, sa veuve Mathilde ou Méhault, fille d'Alphonse roi de Portugal connue dans son pays sous le nom de Thérèse, *Terasia*, obtint pour son douaire Furnes, Bergues-St-Winoc, Cassel, Bailleul, Bourbourg, Lille, Cisoing, Douai, Orchies, Ecluse, Watten et tous les territoires qui en dépendaient avec le château et le bois de Nieppe (2). La comtesse douairière choisit pour résidence la même ville de Furnes qui un peu moins d'un siècle auparavant, avait servi de retraite à une autre illustre veuve. L'énormité des impôts et les exactions de tout genre qui ont souvent servi de motif pour soulever les masses, excitèrent de grandes révoltes. Mathilde exigea des sommes exorbitantes, sous prétexte de les faire servir à subvenir à la guerre du comte Baudouin en Palestine, tandis qu'elles étaient réellement employées à entretenir le faste presque royal de sa cour (3).

La Roine De Portingal,
Ki moult bien siervir se faisoit,
Et roine adiès se clamoit

(1) *Chronicon Viconiense*, tome XII, page 214. *Spicilegium d'Achéry*. Ba de Reiffenberg, introduction de Philippe Mouskes. Willems, introduction de *Reinaert de Vos*.

(2) Meyer, ad. ann. MCXXXIX.

(3) Heynderyckx. Warcoenig, trad. Gheldolf, tome I, page 215.

Pour çou qu'elle suer à roi fu,
 Et faisoit faire moult bieau fu,
 En vasselements d'argent
 Se faisoit siervir biel et gent (1).

Les agents de la reine chargés de percevoir les taxes qui étaient en opposition, sinon avec les lois, du moins avec les coutumes du pays, usèrent de rigueur, en vinrent aux mains avec les tributaires et finirent par être assommés. Richard surnommé Blavoet, homme riche et puissant par ses alliances avec les principaux nobles de la contrée, se devoua au parti des rebelles. Il fut jeté en prison mais délivré bien-tôt par son parent Heribert, seigneur de Wulveringhem. Celui-ci s'était mis à la tête des Blavotins. Le 16 Septembre 1204, dans une première rencontre, Sigebert Ingheric, chef des partisans de la cour, resta mort sur la place avec un grand nombre des siens. L'endroit où il expira a porté depuis le nom d'*Ingelrichoek* et est appelé aujourd'hui *Ingelhoeck* par corruption. Les adhérens de la cour adoptèrent aussi le nom d'*Ingrikins*, à la place de celui d'*Isangrins* qui était devenu trop odieux (2). La tourbe qui avait suivi le seigneur de Wulveringhem, après avoir mis en liberté Richard et tous les prisonniers ses compagnons d'infortune,

(1) Philippe Mouskes, tome II, p. 269, vers 19,366 seq. Il explique ici les motifs qui faisaient prendre à Mathilde le titre de reine. C'est parce qu'elle était sœur et fille de roi. Elle ne faisait que suivre un usage établi. Cette qualification lui est donnée par un diplôme publié par Vredius, *Sigill. com. Fland.* et délivré par Philippe d'Alsace, ann: 1190, *Regina uxore mea consentiente et manum apponente.*

(2) Je me suis permis d'introduire ici une version qui m'a paru, plus vraisemblable. Le nom des Isangrins qui vivaient deux siècles plutôt, est évidemment étranger à cette appellation d'une date plus récente.

mit le feu au Bourg où ils avaient été enfermés. La reine eut à peine le temps de se sauver par la fuite. Elle se vit obligée dans cette malheureuse circonstance d'appeler le comte de Flandre à son secours, pour mettre fin à ces premiers troubles (1).

Le calme une fois rétabli, les malversations et les prodigalités de la cour avaient repris leur ancien train et avec elles les tailles et les subsides. La fureur de la guerre intestine ne tarda pas à se rallumer avec une plus grande ardeur que jamais. Héribert qui avait été banni à perpétuité avec confiscation de ses biens, s'était réinstallé dans ses foyers, aidé par quelques amis déterminés. Sa troupe grossit si considérablement, qu'il fut en mesure de livrer des batailles rangées aux adhérents de la comtesse. Les premières hostilités commencèrent à Houtthem (2), où la reine s'était rendue en personne, confiant en ses forces qui se trouvèrent merveilleusement augmentées par les hommes que le roi de France lui avait envoyés de l'Artois. L'armée des Blavotins, composée en majeure partie d'une populace à pied, armée de massues, ne put résister au premier choc de la cavalerie française. Héribert battu d'abord, se replia sur Wulveringhem à la faveur des marais des Moeres, suivi de près par ses ennemis ; mais ses soldats reprenant aussitôt courage, mirent l'armée française en pièces, poursuivant à leur tour les fuyards à travers les marécages. Leur victoire

(1) Meyer, Despars, Oudegherst et Heyndericx surtout ont donné un récit détaillé de cet épisode.

(2) Despars tombe dans une erreur manifeste, quand il transporte le théâtre de cette bataille à Houtthem au pays d'Alost. Il ne peut être question que de la commune d'Houtthem dans le voisinage des Moeres et dans les états de Mathilde, aujourd'hui dans l'arrondissement de Furnes, canton du même nom.

fut complète. L'insurrection s'était alors étendue sur le pays flamand tout entier. Bergues-St-Winoc seule restait au pouvoir des Isangrins, hormis la partie wallonne ou française des états de Mathilde qui ne cessa pas de lui rester fidèle. Les deux vaillants capitaines flamands Héribert de Wulveringhem et Gauthier d'Hondscote, que le premier s'était associé, se mirent en devoir pour assiéger cette ville (1206). Cette entreprise ne tourna pas à leur avantage. Car la garnison fit une sortie vigoureuse sous la conduite du grand-bailli Chrétien Van Praet et de Gérard Feys. Le combat meurtrier pour les deux partis qui s'engagea laissa un moment la victoire indécise et devint fatal aux Blavotins. « Pour autant qu'au dict conflict y eust si abondante effusion de sang, ils appellèrent le jour d'icelle desconfiture *den rooden maendag*, le lundi rouge (1).

Les Blavotins étaient vaincus mais pas domptés. La comtesse douairière qui avait vu piller et saccager son palais de Furnes (2), fuyant partout devant ses sujets, fut contrainte de chercher en premier lieu un asile à Bergues et de fixer enfin son séjour à Lille.

Parmi tous ces tumultes, des excès ne manquèrent pas de se commettre de part et d'autre, selon les mœurs du temps. Des fermes, des châteaux furent incendiés et des hommes cruellement massacrés. La comtesse envoya de Lille ses gens fourrager et piller les campagnes flamandes, et ses hommes commirent de telles dévastations, qu'Arnould, comte de Guines, châtelain de Bourbourg, vassal soumis et fidèle à sa souveraine, se trouva lui-même obligé par

(1) Oudegherst, tome II, page 59, et tous les auteurs précités.

(2) A l'emplacement occupé maintenant par le collège.

prudence de tenir une armée sur pied , rien que pour mettre une barrière entre lui et les rapines de cette milice indisciplinée. Ce fut par l'intermédiaire du même comte de Guines , qu'on parvint à négocier une paix entre la comtesse et ses sujets , à l'exception seulement des chefs des Blavotins ; cette paix termina pour toujours ces fameuses querelles (1207) (1).

IV.

A l'amour de l'indépendance et à l'aversion pour les grands et la cour qui avait de tous temps animé les Blavotins , était venu se joindre un sentiment national , la haine pour l'oppression étrangère. C'était sous Philippe d'Alsace et surtout depuis son mariage avec Mathilde , qu'avaient commencé toutes ces calamités qui nous sont venues de la France et que l'imprudence et l'ambition du comte Philippe n'avait malheureusement que trop bien préparées. Les Flamands n'avaient pu voir , sans se plaindre , morceler et diviser en trois parts leur noble comté. Ils se souvinrent toujours de l'insatiable avidité de Philippe-Auguste qui avait asservi au détriment de ses grands vassaux , la plus grande partie de cette belle et grande nation sur laquelle il régnait , qui s'était approprié une riche étendue du territoire de Flandre , et qui avait été sur le point d'envahir le comté tout entier. Le pays des Blavotins avait beaucoup souffert du passage et du campement de ses troupes , chargées d'envahir le pays après

(1) Lambert d'Ardres , dans André Duchesne , maison de Guines : Preuves 258 , fait un rapport très circonstancié et très exact de cette affaire ; il est malheureusement trop long pour trouver place ici.

la mort de leur comte. Quelle sympathie pouvait alors inspirer Mathilde, étrangère elle-même au pays, à la langue et aux usages des Flamands ? Elle qui passait tout son temps à la cour de France (1), où elle jouissait d'un immense crédit, tant qu'elle pouvait servir aux vues de Philippe-Auguste ? A Furnes, on ne la voyait qu'au milieu de conseillers et de courtisans français. Des troubadours, des trouvères et des baladins étrangers remplissaient son palais. Eudes III de Bourgogne, qu'elle eût un moment pour époux et avec qui elle divorça presque aussitôt, était inconnu aux Flamands, ce qui faisait dire au peuple, dans son langage naïf, parmi ses murmures sur les impôts : *Dat zy zoo veel geld niet behoorde te hangen aen zoo vele vreemde edellieden die zy in haer hof hiel, gelyk ook vele commedianen en kamerspeelders die de princen en prinessen maer opeten* (2). Ceci explique pourquoi tant de nobles Flamands embrassèrent la cause du peuple et combattirent avec eux. Les sujets français de Mathilde n'avaient pas les mêmes motifs pour lui refuser l'affection qu'ils lui montrèrent.

En cele tiere des Ingrins
Qui haoient les Blavotins (3).

Les habitants de Lille et des environs ont constamment soutenu le parti de la reine dans toutes ses guerres.

Des anecdotes selon l'esprit du temps racontées par raillerie sur la Journée des Moeres, laissent entrevoir

(1) Oudegherst, tome II, p. 49.

(2) Heynderickx précité.

(3) Philippe Mouskes, tome I, p. 320, vers 20,786.

l'aversion des Flamands pour les vaincus (1). Nous voyons aussi que chaque fois que la guerre fut engagée contre le roi de France, les Blavotins se rallièrent avec empressement aux Isangrins et au reste des Flamands. Guillaume-le-Breton qui fut témoin de cette circonstance, en fait très-judicieusement la remarque dans la relation de chaque expédition de Philippe-Auguste contre la Flandre. Les vers suivants concernent la guerre pour le comté de Vermandois contre Philippe d'Alsace :

*Sed nec Isangrinos cum Belgis et Bloetinos
Rixa vetusta tenet, intestinique furores
Se quibus infestant, alternatimque lacesunt.
Quin jurata ruant in prælia, francigenisque
Dum pugnant, veteres juvat intermittere pugnas.*

.

*Quid moror hæc referens per singula, Flandria tota
Ultro belligeros in prælia trudit alumnos,
Utpote qui francoz odere latenter, et ipsos
Infensoz regi comitis nova fecerat ira.*

« Leurs antiques querelles ne retiennent ni les Isangrins, ni les Belges, ni les Blavotins ; les fureurs intestines qui

(1) « Comme les Blaumotins (qui estoient mis en fuyte) se sauvoyent par les marez, un Flameng, se voyant en grand dangier d'estre pris d'un Gascon monté à l'advantage se jecta par assistance de sa picque outre un fossé, où ledict Gascon ne le povoit poursuyvre, lequel nonobstant celuy escria : *rente, ribault, rente*. Auquel ledict Flameng se voyant assuré, respondit en son langage : *Ic en hebbe gheen rente*. Et comme ledict Gascon replicquant lui disoit *demeure, ribault, demeure*; le Flameng n'entendant ce qu'il voulut dire, repondit de rechies, *ic en hebbe geene moedere*. Esquellez, entrefaictes un archier de Flandre tira de son arc contre ledict Gascon, lequel il toucha en la teste et le tua. » Oudegh. T. I, page 51 et 52 où l'on trouvera une seconde anecdote de même nature.

» les animent les uns contre les autres et les déchirent
 » tour-à-tour , ne les empêchent point d'être fidèles à leurs
 » serments et de se précipiter vers la guerre ; pour com-
 » battre contre les enfants de la France , ils se réjouissent
 » de suspendre leurs anciennes inimitiés..... »

« Mais pourqnoi m'arrêterais-je ainsi à désigner chaque
 » ville par son nom , la Flandre toute entière lança spon-
 » tanément à la guerre ses belliqueux enfants , car ils
 » détestaient en secret les Français et la colère récente
 » du comte les avait aussi irrités contre le roi (1). »

Il en fut de même lors de la prise de la flotte française à Damme (1213). Guillaume-le-Breton , avant de faire la description de cette affaire , fait arriver auprès du roi un messager pour lui annoncer l'arrivée des guerriers venus d'Angleterre . Il ajoute :

*Jam sua per speculas Bloetinus signa levarit
 Omnis Isangrinus , Furnites , Belga sub uno
 Catu , Ferrando comiti se consociarunt
 Et nostris cum Bolonide jam navibus instant (2).*

« Déjà tous les Blavotins sortis de leurs cavernes ont
 » dressé leurs bannières , tous les Isangrins , les habitants

(1) Philippide , édition de M. O. Delepierre , p. 85 et seq.

(2) Ibid p: 454 seq. La même histoire est racontée dans les chroniques de St-Denis. hist. franç. xvii, p. 401. « Tandis comme li rois tenoit siège devant le chastel de Paux , [Renaus li cuens de Boiloigne , Guillaume Longne-Espée , Hue de Bone , et maint autre riche home , qui venoient d'Angleterre arriverent au port. Li coens Ferrant , qui bien ot senti leur avenement leur court à l'encontre , o tos les *Isangrins* et les *Blootins* et les Flamens ; ils issaient des grande nés (nefs , embarcations , de *navis* , bateau) et se mistent en petites nés cursoires , toutes les nés le roi prirent , qui estoient esparses par le rivage. » Rigordus dans Duchesne , hist. franç. Scriptores T. V , page 54 , contient le même passage: *Occurrunt comes Ferrandus cum Isangrinis et Bloetiniis et Flandrensisbus.*

» de Furnes , les Belges , ne formant qu'un seul corps ,
 » se sont réunis au comte Ferrand et au comte de Boulo-
 » gne. »

Lorsqu'enfin , après tant d'orages , la reine Mathilde avait perdu toute sa faveur auprès de Philippe-Auguste et s'était sincèrement attachée à la cause des Flamands , cette malheureuse princesse put retourner dans son palais de Furnes (1215) pour y vivre et mourir en paix (1218) , entourée cette fois de l'amour et de la bénédiction de ses sujets.

Il résulte de ce qui précède , que les Blavotins , qui dans le principe avaient pris les armes pour conquérir leur indépendance , s'armèrent aussi pour lutter courageusement contre la domination de l'étranger. A côté de leur ancienne devise *Liberté* , ils inscrivirent sur leur drapeau un mot qui n'était pas moins magique pour eux : *Patrie* ; et ils préludèrent ainsi aux combats que devaient livrer un siècle plus tard les Zannequin , De Breydel , De Coninck et après eux les Van Artevelde.

Nous nous sommes arrêtés à tous ces détails , parce qu'ils sont destinés à jeter du jour sur la suite de cet ouvrage. Peut-être aussi contribueront-ils à réhabiliter la mémoire de ces braves et de leur parti , si mal jugé jusqu'à ce jour , à qui nous devons la plus ancienne commune et le plus ancien morceau de littérature connu de la Flandre. Enfin nous sommes parvenus à établir un point important et fondamental : les Blavotins ne sont pas d'une date postérieure à la *Saga du Renard* ; et dès lors on ne pourra plus traiter d'anachronismes les allusions que nous tâcherons de découvrir dans ce vieux conte.

V.

ANALOGIES DE LA FABLE AVEC L'HISTOIRE.

Ce n'est pas la première fois que la similitude des noms des premiers acteurs du roman du Renard avec ceux des factions qui figurent dans les annales flamandes, a fixé l'attention. Leur parfaite conformité aura sauté aux yeux du lecteur qui a vu le nom d'*Isangrin* le loup et celui d'*Isangrin* le partisan de la noblesse et de la cour, entremêlés dans l'esquisse historique qui précède.

Cet accord a été si constant en tous les temps, que les variantes, les contractions ou les corruptions qu'ont subies ces dénominations dans leur double acceptation, n'ont pas troublé leur harmonie. D'un côté Philippe Mouskes appelle *Ingrins* les hommes opposés au parti du peuple,

En cele tiere des *Ingrins*.

Grammaye les nomme *Nigerkenses*; tandis que la véritable orthographe est en flamand *Isengrimmers*, *Isengrynen*; d'où on a formé les mots français *Isangrins* et *Isingrins*, et les mots latins *Isangrini* ou *Ysangrini*. D'un autre côté nous voyons que le loup avait également un nom différemment écrit. Dans une *sirvente* de Richard Cœur-de-Lion, ce malheureux roi s'exhale en plaintes contre ses persécuteurs,

E vos joastes ot moi
E men portastes tiel foi
Com *Naengris* à Renart.

On trouve le nom d'*Ysengrin* dans les vers suivants :

Plus set Porrete de Renart
Que vous ne savez d'*Ysengrin* (1).

Un MS. cité par Grimm (2), porte :

Anc Rainart d'*Alengri*
Miel none saup venjar
Cant lo fes escoriar.

Peire Cardinal dit quelque part du loup :

Peior campanha
Lor a quen *Alengris*

Et Arnaut d'Antrevenas, dans une chanson,

Ni Belins lo moutos
N'*Isingrins* la filatz.

Rénart li gorpil, l'illustre rival d'*Isangrin li loup*, son compagnon inséparable et son antagoniste perpétuel, est lié de la même façon aux ennemis historiques des *Isangrins* par un surnom commun, celui de *Blafot*. Grimm et Willem, deux savants qui se sont familiarisés avec les langues du Nord, nous apprennent que les Danois et les Suédois désignent encore aujourd'hui le renard sous ce nom (3). Le mot Danois *Blafot*, pied noir ou pied bleu est évidemment en rapport avec l'expression flamande *Blaeuvoet* et ses dérivés.

(1) Le Renart de Méon. I, 369.

(2) Reinhardt Fuchs. Berlin, 1834, p. cci.

(3) Reinhardt Fuchs, von Jacob Grimm. p. LVI. — Reinaert de Vos, van J.-F. Willems, p. xxi.

vés. La vieille orthographe des mots *Blavotins*, *Blavotenses*, *Blavotini*, par contraction *Bloetini*, *Bloodins* conservée dans les chroniques, semble concourir à faire reconnaître entre eux et le *Blafot* danois une ancienne et commune origine. On peut ajouter à cette observation que Richard connu sous le nom de Blaeuvoet, le généreux défenseur du peuple, de la liberté et de son pays, que la reine Mathilde a chargé de fers, paraît avoir eu pour signature *Riquidus Blavoet* et on pourrait peut-être prendre pour son nom celui que l'on rencontre dans deux diplômes de ce temps. Le premier, de l'année 1181, produit dans Miræus (1), désigne parmi les témoins *Riquidus Blavoet*. L'autre de 1214, provient de l'abbaye des Dunes et nous sommes plus à même de garantir l'exac-titude du nom *Riquidus Blavoet*, rapporté au bas de cette pièce, comme celui d'un témoin (2).

Richard Blavoet n'a certainement pas donné son nom aux Blavotins qui, au moins deux siècles avant lui étaient en possession de cette dénomination; Heyndericx a commis sur ce point, dans ses annales de Furnes, une erreur des plus graves: ce citoyen courageux aura plutôt lui-même mérité ce surnom par ses opinions politiques, et par ses actes de dé-vouement en faveur d'un parti. *Richard Blavoet* ne signifiait autre chose que *Richard le pied bleu*, *Richard le Blavotin*.

Despars prétend que les Blavotins, qu'il appelle *Blaeu-voetynen* et *Blaeuvoeters*, avaient reçu cette qualification par allusion à la chaussure bleue des hommes du peuple, qui

(1) Dipl. I, p. 278.

(2) Nous exprimons ici notre reconnaissance à M. l'abbé Van de Putte, que l'on trouve toujours prêt à rendre service surtout quand il s'agit de l'intérêt de la science et qui a bien voulu nous donner les éclaircissements dont nous avions besoin. Ce diplôme est produit dans le *Chronicon Monasterii de Dunes*. Cod. dipl. xxi, p. 148.

formaient la plus grande partie des troupes de la faction, et notamment de ce même costume qui les avait distingués à la mémorable journée du lundi rouge : une pareille confusion d'époques, dénote de la part de l'auteur une complète ignorance de l'origine des Blavotins. S'il est vrai que nos hardis partisans se sont présentés à ce fameux combat avec des chaussettes bleues, ils avaient probablement choisi cet uniforme comme signe de défi et de ralliement. A part cette méprise, l'opinion de Despars n'est pas dénuée de vraisemblance. Les expressions de cette nature provenant de signes extérieurs et principalement de quelque objet de vêtement, furent en tout temps très communs : témoins la *Jacquerie* et *Jacques Bonhomme*, que l'on croit tirer son origine des Jacquettes du peuple; les *Chaperons blancs* et beaucoup d'autres. Les Isangrins peuvent avoir donné à leurs adversaires politiques, par dérision ou par mépris de leur modeste habillement, le sobriquet de *pieds bleus*, que ces derniers auront adopté dans leur enthousiasme. N'est-ce pas ainsi que dans une révolution moins éloignée de notre temps, les *Gueux* ont pris leur nom dans une occurrence analogue. Quoique le nom de Blafot soit perdu depuis longtemps en Flandre pour désigner le renard, rien n'empêche de supposer qu'il ait servi anciennement à cet usage, aussi bien qu'en Suède. Une circonstance très curieuse et très importante confirme nos soupçons. Les Danois et les Suédois qui appellent *blasot* le renard, que l'on peut considérer comme le représentant du parti populaire, connaissent son rival Isangrin, le représentant des seigneurs féodaux, sous le nom de *Gullfot*, pied d'or. Ce surnom se trouve bien en opposition avec celui du peuple et convient parfaitement au parti de la noblesse. Les chevaliers, comme on sait, ont porté depuis des temps fort reculés, des épérons d'or, comme une distinction particulière.

En présence de l'opinion qui faisait dater les premiers Blavotins du commencement du XIII^e siècle, Grimm fait descendre les noms de nos factions flamandes du loup et du renard (1). On devrait maintenant, par des motifs opposés, attribuer une marche inverse à la transmission de ces noms. Le loup n'a d'ailleurs pas des pattes d'or et le renard encore moins des pattes noires ou bleues. Les noms de *Blafot*, *Gullfot*, *Renart* et *Isangrin* portent les empreintes de propriétés humaines et d'une origine de la même nature. A qui les animaux de la Saga peuvent-ils avoir emprunté de pareils noms, si ce n'est à ceux près de qui leur signification trouve une juste application et qui leur ont donné pendant plus d'un siècle une popularité et une célébrité presque égales ?

L'étymologie du mot *Isangrin*, plus correctement, *Isengrim*, vient à l'appui de cette manière de voir. Ce mot est incontestablement composé d'*Isen* ou d'*Ysen* et de *Grim*. L'auteur de *Reinhart fuchs* voit dans le mot *ysen*, en allemand *eisen*, fer, l'image du glaive. L'autre mot *grim*, *grima*, signifie d'après lui, frein, et par analogie, casque ou masque, parce qu'on attache le masque et la visière comme un frein sur le visage. Grimm trouve un appui à son opinion dans les paroles d'*Isengrimus* :

*Hinc et ab antiquis congnominor Isengrimus
Corniseca — .*

Cette épithète lui fait supposer une arme tranchante (2). Willems ne repousse pas cette interprétation pour *Isengrim*, nom d'homme. Le mot *grim*, *grimmen*, *grynen* en flamand,

(1) *Reinhart Fuchs*, ccvi.

(2) *Ibid.* ccxlii.

ainsi que l'auteur flamand le remarque fort bien, est en rapport avec celui de *grimace*, *grincer* les dents, employés en français. Isengrin veut donc dire selon lui, de *grimmige met het zweerd*, l'homme à la face courroucée ou menaçante et au glaive de fer. Ce que le baron de Reiffenberg traduit par *ferreus* et *sævus* (1). Willems paraît néanmoins insister, pour le nom du loup, sur une acception qui varie de la précédente. Le mot *ys*, glace, découle avec celui *d'yser*, fer, de la même source, à cause du froid de ce métal; au figuré il est encore pris pour l'effroi et la peur. *Yssen* s'emploie pour glacer d'horreur. Or, suivant le système de Willems, *Ysengrim*, autrement *ysselyke grim*, exprime un aspect ou grimace qui fait glacer d'épouvante (2). Cependant un obstacle assez grand s'oppose à cette interprétation et c'est la présence de la lettre N constatée d'une manière invariable dans toutes les variantes du mot *Isengrin* ou *Isangrin*. Cette lettre a toujours dû établir une différence entre les dérivés *d'isen*, ou *yzer*, métal et *d'ys* glace. De même que *Reinaert de Vos* ne dit pas *vallendore* et *offerenkeerse*, mais *valdore* et *offerkeerse*, on a écrit constamment *Ysland*, Islande, *Ysmeer*, *Yszee*, mer glaciale. C'est par les mêmes motifs que l'on dit *ysbaen*, *ysbreuk*, *yskoud*, *ysselén*, *ysselyk*, et non pas *yssenlyk*. *Ysdam*, *ysberg*, sont autrement orthographiés qu'*Isendamme*, *Isenberge*, *Isendoorn*, *Isenbruin* et tous les mots auxquels s'attache l'idée du fer: brun comme du fer rouillé, épine dure comme du fer; on ne peut pas dire, brun de glace, épine de glace, ce qui serait un nonsens. On remarque que les explications des différents auteurs se rencontrent et que l'étymologie que chacun d'eux met en

(1) Introd. de Philippe Mouskes.

(2) *Reinaert de Vos*, LX.

avant, ne diffère de celle des autres que par de faibles nuances. Nous nous hasarderons, nonobstant cet examen fait par des hommes d'un si grand mérite, de présenter quelques nouvelles observations. Il n'est pas invraisemblable que le mot *Ysengrim* provienne du casque et de la visière de fer qui couvrait le visage des preux chevaliers flamands, et que le mot *Isengrim* figure uniquement *visage de fer, aspect, grimace ou*, si l'on veut, *masque ou casque de fer*. Cette idée est assez simple pour sortir du peuple, elle a de l'unité et de l'ensemble et s'explique dans un sens naturel ou non figuré; elle frappe comme le mot *blafot, gullfot* et tant d'autres sur une partie de vêtement et par conséquent sur un signe matériel et caractéristique. Enfin le casque de voleur, *Diebshelm*, qui ceint le front du loup dans la Saga, n'offre-t-il pas un puissant argument en faveur de cette version (1)?

Quelque opinion que l'on adopte, tout n'en concourt pas moins à faire des noms du loup et du renard de véritables noms historiques et d'une concordance frappante avec ceux de nos antiques factions.

VI.

Cette double homonymie devient bien plus significative par la ressemblance des personnages de l'histoire et de ceux de la Saga. Pour se convaincre de l'esprit qui a présidé à leur distribution et à celui des rôles dans le roman du Renard, on n'a qu'à jeter un coup-d'œil sur les caractères des acteurs, leur position respective et leur valeur dans l'opinion super-

(1) Boner. 28. 14. Einen *Diebshelm* trägt er auf seinem haupt. Grimm, Reinhart Fuchs, p. xxxvii.

stitieuse qui régna sur le peuple à qui notre Saga doit sa naissance.

C'est un fait suffisamment connu que la Flandre était jadis couverte de vastes forêts qui ont fait donner à ses premiers maîtres le titre de *forestiers*. Tous ces bois servaient de repaires à une prodigieuse quantité de loups, qui venaient fréquemment ravager les campagnes de telle sorte, que des ordonnances et des mesures de toute espèce pour porter remède à ces maux sont restées en vigueur jusques à notre temps. Le loup était un point de comparaison que le campagnard avait constamment devant les yeux et qui rendait de la façon la plus naturelle et la plus juste l'idée qu'il devait se former dans des temps de barbarie de ses farouches seigneurs.

Les châteaux forts et les premiers manoirs étaient placés de préférence dans l'épaisseur des forêts. Quand les chevaliers et les barons sortaient de ces sombres demeures, c'était quelquefois pour rançonner sans pitié les voyageurs qui les avaient malheureusement approchés de trop près (1). Quelquefois et lorsqu'on s'y attendait le moins, ils venaient se précipiter en foule sur les cabanes pour dépouiller les manants, faire valoir leurs exigeances ou se venger de leurs querelles. Ils tombaient sur ces malheureux comme une bande de loups affamés, livrant tout au pillage et au sang. Ils enlevaient aux vilains leurs bestiaux et leurs richesses et frappaient de mort avec leurs glaives redoutables tous ceux qu'ils rencontraient; tandis que les femmes et les enfants fuyaient épars, comme un troupeau de moutons dispersés par la frayeur, frémissant à l'aspect de ces guerriers bardés

(1) La grande sévérité déployée par Baudouin à la hache, donne la juste mesure de ces abus.

de fer et de ces visages menaçants et mystérieux , tellement couverts par le casque et la visière , qu'on voyait à peine percer leurs barbes épaisses et leurs regards flamboyants .

Contre des forces et des violences pareilles , les paysans n'eurent d'abord à opposer que de sourdes conspirations , *conspirationes servorum* , comme elles sont appelées dans les capitulaires ; ils employèrent la prudence et la malice , qui est l'arme du faible . Le renard , moins fort et plus astucieux que le loup , était donc un animal fait pour dépeindre le parti populaire . De même que les deux ennemis naturels du manant , le loup et le tyran du castel le plus voisin , habitaient la même forêt , de même le renard se tenait plus rapproché de la plaine où le serf , attaché à la glèbe , devait avoir son habitation à cause de ses travaux agricoles .

Buffon a fait sans le savoir peut-être , une observation sur le naturel du loup et du renard , qui semblerait écrite tout exprès pour les faire reconnaître comme les représentants les mieux choisis des partis opposés des vilains et des nobles : « Le loup , dit-il , nuit plus au paysan , » le renard nuit plus au gentilhomme . » Pour ce qui concerne le renard , ces paroles avaient du temps de Buffon plus de justesse que relativement aux temps passés . Toutefois le renard n'a jamais pu être aussi terrible pour le paysan que son compère , et il a avec le cultivateur une certaine ressemblance . Ne remuent-ils pas la terre tous les deux , l'un pour son industrie et l'autre pour creuser sa tanière ?

Le peuple ignorant et superstitieux a longtemps conservé pour le loup et le renard , mais surtout pour le premier , une frayeur fondée principalement sur les qualités surnaturelles attribuées à ces deux animaux . Ils ne furent pas étrangers au culte du dieu Thor . Dans les

anciens proverbes et dans les préjugés populaires, l'on confond presque généralement ce dieu, le loup, le renard et le diable. La barbe rousse qui fut un attribut du dieu germanique, fut constamment un objet d'attention dans le renard. D'après l'Edda, les loups Fenrir, Hati et Skœlle sont nés des sorcières Iarnvidiur.

Grimm (1) atteste que dans plusieurs pays les gens du peuple n'osent pas encore prononcer le nom du loup et du renard. En Bretagne, pour éviter de proférer ces mots dangereux, on parle de *Guillem* pour désigner le loup, et d'*Alan* pour le renard (2). Le surnom de *Renard* même a fini par remplacer en français le véritable mot générique *goupil*. En Suède, en Norvège, en Danemarck, en Lithuanie, en Ingremanie, en Finlande et jusques en Russie d'Asie, on a recours à des expédients de pareille nature. Il en fut probablement de même en Flandre, si l'on peut tirer cette conséquence du proverbe : *Als men van den duivel spreekt, is hy er by of omtrent.* « Quand on parle du loup, on en voit la queue. » La peur qu'inspire le loup-garou, *de weerwolf*, provient sans doute de la même cause. Qui sait si dans les premiers temps des Blavotins, le serf, qui mêlait dans sa haine le loup et le seigneur, ayant l'imagination troublée par la crainte, ne croyait pas voir dans les loups féroces revenir l'âme de ses cruels oppresseurs ?

Les comparaisons les plus à la portée du peuple, d'ac-

(1) *Reinhart Fuchs*, p. liv.

(2) Alan de Lille, un savant flamand de l'ordre de Cîteaux du XII^e siècle, d'après Grimm. p. liv. Dans le mot *Guillem*, on pourrait avec tout autant de vraisemblance chercher le nom de Guillaume de Loo, célèbre guerrier du même siècle, qui a pieusement passé la fin de ses jours dans un couvent, ce qui est conforme aux proverbes : *Als de duivel of als de vos oud is wordt hy eremyt. Lupus fit monachus.*

cord avec la superstition, semblent donc avoir guidé les auteurs de la Saga dans le choix des personnages.

Indépendamment de l'instinct qui divise les races d'animaux introduits dans la fable, ceux-ci ont encore un caractère artificiel ou de convention. Cette dernière qualité est le plus souvent imitée des propriétés humaines. C'est ainsi que l'un de ces animaux est bon, l'autre méchant ; l'un malin et instruit, l'autre simple et borné ; l'un faible, mais éloquent, insinuant ; l'autre fort, mais violent et maladroit ; enfin l'un de basse extraction et réduit aux travaux domestiques, l'autre noble et fier et occupant de hauts emplois. Si l'on veut consulter les attributs différents et de ce genre d'Isangrin et de Renard, on découvrira de nouvelles analogies qui serviront à compléter le parallèle que nous avons commencé de tracer.

En sa qualité de guerrier vieilli sous les armes, Isangrin est gris, *metten grisen baerde, veterator*, vieux compère. Il est fort, *sterc, groot ende lanc*, comme un chevalier flamand; corpulent, lourd, dur et intractable. A l'imitation des nobles hommes qui se faisaient une gloire de ne pas savoir écrire, il est borné d'esprit et de connaissances. Notre personnage est traité d'avare et de gourmand, insatiable, rapace, *vrec, hongerig, nimmer satt, ni so sat hi hadde geern meer gehat*; orgueilleux, arrogant, impudent, cruel, furieux, brigand, assassin, perfide, scélérat endurci, diable, démon, *infatuatus satan, satanas insatiatus, infernale apperit guttur.*

Nil do, sperno modum, devoveoque fidem.

Il porte un casque de voleur :

Sum praedo, sum sinè fronte latro.

Cette série d'épithètes compose assez exactement la liste

des reproches que les vilains adressaient aux nobles. Avec tout cela le loup est un seigneur; connétable, *comes stabuli*, maréchal, *maerscalc*, c'est un courtisan qui a près du roi un parti très puissant.

Renard, au contraire, dit au loup :

Parvus ego et virtute carens tu fortis et ingens.

On trouve dans son portrait un jeune homme roux et frais, *scone jongelinc*, *metten rooden baerde*. Quant au moral il est fin, rusé, adroit, séduisant, trompeur, plein d'artifice, *qui tot le monde boise*, *qui pleins est de mal*, *qui est plain d'engin et d'art*, *qui moult sait de mainte guile*, *qui sait plus de barat que bête noire et blanche*.

*Toz jors sot moult Renart de guenche
Ains que n'en sot tant biche soz branche.*

Il est beau parleur, *felle saghe*, *qui norat fallere rhetor*. On l'appelle *die ribaut*, *rode scalc*, *quaet wicht*, *onreine vraet*, *felle gast*, *vuulwicht*, *meester*, *van rade wys ende vroet*, *ende van groten geslachte*. Noble comme l'étaient souvent les chefs des partis populaires, mais moins élevé que le loup, ayant des parents parmi la noblesse sans y avoir des adhérents aussi puissants et aussi nombreux. Son père avait étudié la médecine.

L'explication de ces nombreuses citations et qualifications nous conduirait directement aux allusions et aux allégories qu'on s'efforce de déchiffrer dans le roman du *Renard*. Mais il convient de reprendre notre raisonnement un peu plus haut et de porter un instant notre attention sur la formation et la croissance de la *Saga*.

VII.

Une ressemblance extérieure très visible entre les hommes et les animaux ; le mouvement, la volonté, la vie, des forces physiques, la beauté, la santé, les maladies, des besoins, des appétits, des penchants et des sensations communes, le plaisir et la douleur, l'amour, la colère, le courage, et bien d'autres rapports sous des aspects divers, ont produit de bonne heure des rapprochements et des comparaisons bien naturelles. Les animaux étaient d'abord dans les contes populaires des acteurs sérieux, dont les aventures étaient racontées avec une bonne foi et une crédulité naïve en harmonie avec l'enfance et l'aveuglement des premiers peuples. Plus tard, quand ces idées s'affaiblirent, la fable ne forma plus qu'un miroir où les actions des hommes se trouvaient réfléchies. Une fiction poétique et hardie prêta aux animaux non seulement l'intelligence et la parole des hommes, mais aussi certaines manières d'être qui sont si éloignées de la bête, qu'on peut les faire passer pour de véritables allusions.

Les héros de la fable ont un gouvernement monarchique et féodal, qui ne diffère en aucun point de celui des hommes du pays et de l'époque. Ils vivent sous les mêmes institutions et les mêmes lois, sont soumis aux mêmes formes judiciaires. La scène se passe dans la patrie du narrateur ; on ne parle que de fleuves, rivières, montagnes, forêts, villes et campagnes connus. Est-il question de procès, de guerres, d'événements politiques, on devine quels sont ceux qui ont pu servir de modèle. Enfin toute la vie commune des hommes s'empare du roman ou du poème, et la

Saga, même avant qu'on y songe, devient allégorique dans presque toutes ses parties. Eccard, Mone, Ettmuller, St-Marc Girardin et jusqu'à un certain point Grimm et la plupart des savants ont dû reconnaître cette marche.

Il serait néanmoins téméraire de soutenir que le Renard et ses branches composent entre eux un système d'allégories complet, unique et prémedité. Il y a des sagas dont la simplicité permet de croire qu'elles sont moulées d'un seul jet. Mais les sagas qui embrassent autant d'épisodes différentes que le Renard, sont l'ouvrage des siècles et des nations qui n'ont pu s'accorder pour en faire un ensemble allégorique et parfait. Elles sont comme ces vieilles églises gothiques qui paraissent aux yeux du vulgaire des chefs-d'œuvre créés par un seul artiste, et dans lesquelles les hommes instruits cherchent à lire les âges qui ont contribué à leur immense construction. Cependant le roman du Renard dont les scènes si variées sont attachées par un seul lien, se distingue par une conception qui lui est propre. Il semble renfermer une grande pensée qui en est l'âme. La pensée qui inspira les inventeurs de la Saga ne peut reposer que sur une situation qui préoccupa vivement le peuple durant une longue suite de générations. L'œuvre de son émancipation, ses luttes avec les Isangrins, constituent une de ces rares circonstances auxquelles on peut attribuer de semblables prodiges. Si la Saga n'eut pas été allégorique dans le principe, elle devait le devenir dans la bouche de nos héros flamands, qui pendant des siècles mêlerent au récit de leurs combats et de leurs querelles Blavotines et Isangrines, les exploits de Blafot le Renard et d'Isangrin le Loup.

L'histoire de Regnier au Long-col et de Zwentibold, que Mone veut trouver dans celle de Renard et d'Isangrin, ne présente pas le même caractère. Les ouvrages de ce savant

n'ont rien prouvé qu'une vaste érudition, au moyen de laquelle on peut donner de la couleur aux systèmes les plus opposés à la vérité.

Ainsi que nous venons de le dire, la Saga est toujours mobile et changeante par sa nature; les conjectures les plus disparates et oubliées de nos jours ont tour à tour exercé leur influence sur son développement: vouloir suivre le fil de toutes les scènes pour en faire l'application à un épisode historique déterminé et étroitement circonscrit, ce serait poursuivre une chimère. Ce sont moins les détails, que le plan et le dessein de cette œuvre étonnante qui méritent d'être l'objet de nos méditations.

Il ne faut pas trop se mettre en frais d'études pour s'apercevoir que le roman du Renard respire un air de critique et de moquerie; on peut y voir une parodie très ingénieuse de la rapacité, de l'hypocrisie, de la vanité, de l'ignorance et de l'injustice de la cour et de la noblesse, ainsi que de l'accès facile qu'avaient auprès du trône la flatterie et l'appât des richesses. Renard semble se jouer continuellement des vices de son époque et les poursuivre partout avec cette ironie et ce rire satanique qui fait le fond de son caractère. La raillerie et la satire furent ainsi de tout temps la consolation de la misère publique.

Les querelles du Renard et du Loup, aussi bien que celles des Blavotins et des Isangrins, présentent le spectacle d'un procès interminable, d'une lutte à mort. S'il intervient entre eux une réconciliation apparente, elle ne leur sert à l'un et à l'autre qu'à mieux se tromper réciproquement. Le peuple s'attribue dans le Renard, comme de raison, le plus d'esprit et de succès, et si ce héros n'emploie pas toujours les moyens les plus honnêtes, c'est qu'il vivait dans un siècle où l'on ne se piquait aucunement d'une grande délicatesse envers ses ennemis.

Dans les plus anciennes Sagas le Loup était, à l'égal des premiers maîtres du pays, un homme du Nord. *Isengrimus* se qualifie lui-même de jeune Allemand un peu sauvage. Il ne savait ni le français ni le latin :

Quidsi cum latie sit nescius ipse loquele.

Et n'était pas capable seulement de saluer en français :

Voce lupus galla dicere nescit : ave.

Son accent germanique perçait toujours au point qu'il fallait désespérer de lui faire prononcer le mot *ou* à la manière française :

*Quodsi docilis jam foret ut recitanti
Attrebatum france dicere posset: ubi?*

Par une conséquence naturelle, la scène changea plus tard avec l'histoire. Philippe-Auguste menaça la Flandre de sa domination, il y trouva dans le peuple et surtout dans les Blavotins un patriotisme qui déjoua tous ses projets. La cour de Philippe d'Alsace et celle de Mathilde, était seule française de langue et de moeurs au milieu des populations flamandes. Les Isangrins et leur image Isangrin le Loup, furent traités de français. *Hi can waelsch, dietsch ende latyn.* C'est en français que Courtois, un des adhérents du Loup, adresse sa plainte au roi contre Renard :

*Doe Isengrym dit hadde gesproken,
Stont op een hondekyn, hiet Cortois,
Ende clagede den coninc in franois.*

En revanche et par la raison contraire, le fidèle ami de

Renard, son neveu Grimbert, son seul partisan et défenseur auprès du monarque, ne sait que sa langue maternelle, le flamand.

*Grimbert sprac: « oom, walschedi (1)?
Of gi iet wilt, spreect jegen mi
In dietsche, dat ict mach verstaen. »*

Ces dernières explications s'accordent difficilement avec l'opinion de Willems, suivant laquelle la partie du *Reinaert* flamand d'où sont tirés les vers transcrits ci-dessus, serait écrite en 1470, cinq années après la naissance, et neuf avant le couronnement de Philippe-Auguste(2). Il ne paraît pas cependant que cette année ait été citée par lui comme une date précise et absolue, et nous sommes inclinés à placer la naissance de ce poème quelques ans plus tard, sous le gouvernement de la reine Mathilde. Ce sentiment ne se trouve aucunement contrarié par la mention que fait le poète du comté de Vermandois. La réunion de ce comté avec celui de Flandre ne pouvait pas être effacée de la mémoire des Flamands, du temps de l'épouse de Philippe d'Alsace. Ensuite, on pourrait se demander si le Portugal qui se trouve nommé également dans la première partie de l'ouvrage, ne se sera pas offert à l'esprit de l'auteur de *Reinaert*, par rapport à la comtesse qui était de ce pays?

(1) *Walschedi*, parlez-vous français?

(2) *Reinaert de Vos*, page xxxv.

VIII.

PATRIE COMMUNE DES FACTIONS FLAMANDES ET DE LEUR SAGA.

Rien ne nous éclaire mieux sur la véritable origine de la Saga du Renard, que ses rapports avec les querelles des Isangrins et des Blavotins, et réciproquement rien aussi n'est plus propre à fortifier les indices d'une liaison étroite entre l'histoire et la fable, que les titres de leur commune naissance.

Des savants étrangers et impartiaux qui ne connaissaient pas toutes les relations que nous avons tâché de mettre en évidence, et qui ont fait de l'origine de notre Saga une étude approfondie, ont dû reconnaître qu'elle ne fut élevée et lancée dans le monde qu'en Flandre, et que c'est là qu'elle fut apparemment née.

« Les Neerlandais se sont attachés avant toutes les autres nations à la peinture des paysages et des animaux. » Ils cultivèrent aussi la poésie légère, et il suffit de lire le récit de la chasse à l'ours et au loup, ou celui du chat et du curé, pour avoir devant les yeux le tableau flamand le plus parfait (1). »

C'est en ces termes que Gervinus s'exprime sur cette intéressante question. Mais honneur avant tout à Grimm,

(1) Gervinus, *Geschichte der poetischen national-literatur*. Leipzig. 1840, 1^e partie, page 132. Voir la traduction flamande de *Rens. Belgisch museum*, 1841, page 115.

qui a donné à cette opinion un grand degré de force et de probabilité; lui qui a su préciser si admirablement la patrie du Renard en la faisant concorder, sans aucune intention, avec le théâtre de la guerre des Blavotins et des Isangrins.

« A juger de la manière que se présente la fable, dit-il,
 » dans les écrits parvenus jusqu'à nous, elle a pris sa naissance au nord de la France et en Flandre. On voit apparaître d'abord dans l'éloignement, quelques points qui accusent une ancienne extraction de l'intérieur de l'Allemagne, mais si l'on suit la Saga dans sa marche,
 » on découvre une scène beaucoup plus large qui s'étend « sur le nord de l'Europe et même sur une grande partie de l'Asie (1). »

Les principaux motifs qui ont guidé Grimm dans son avis, sont puisés dans les plus anciens écrits qui existent encore de nos jours et qui portent tous le sceau d'une nationalité flamande. Il ne sera pas hors de propos d'en passer quelques-uns en revue.

Isengrinus et *Reinardus*, deux pièces en vers latin, dont la seconde est reconnue pour appartenir au milieu du XII^e siècle, tandis que l'autre est plus vieille de 50 ans, laissent entrevoir toutes les deux qu'elles sont composées en Flandre. Le cri de guerre *Arras*, dont il y est fait mention, qui fut celui des Flamands: *Arras et Ypres*, ainsi que les particularités qu'on y remarque, concernant la graine qui servait à une des principales industries de l'Artois, la teinture en rouge, établissent à cet égard les plus fortes présomptions. Quand on ajoute à cela quelques noms flamands qui figurent dans ces poèmes, comme les portraits.

(1) *Reinhart fuchs. schluss.* page ccxxii.

des connaissances d'un peintre dans ses tableaux d'histoire, et que l'on considère toutes les localités flamandes qui s'y trouvent citées et annoncent de la part des auteurs une parfaite connaissance des lieux, il ne reste plus aucun doute: *beide sind wol sicher fläminge*, « ils sont bien » certainement écrits par des Flamands, dit Grimm, ces « deux poëmes dont l'un provient du midi et l'autre du nord de la Flandre. »

Il faut distinguer dans le *Reinaert de Vos* flamand deux parties très distinctes et de mains entièrement différentes. La première partie qui remplit presque tout le premier livre, est la plus ancienne, la plus originale, la plus pure et se recommande par une tournure tout à fait flamande. Ce morceau paraît avoir été écrit vers la fin du XII^e siècle (1). L'excellent auteur en est resté inconnu. Plus tard un prêtre d'Ardenbourg, Willem Uttenhove, qui exista en 1270, trouva que l'œuvre primitive ne contenait pas toutes les branches connues de son temps, et composa une continuation au renard. Ce dernier eût recours à des ouvrages français. Cela se trouve ainsi annoncé dans le prologue qui précède immédiatement le commencement de l'ouvrage.

Willem (2), *die vele boeken maecte*
Daer hi dicken omme waecte,
Hem vernoide so haerde
Dat die geeste (3) *van Reinaerde*
Niet te recht en es gescreven.
Een deel is daer after gebleven:

(1) Willems, *Reinaert de Vos, inleiding*, a savamment prouvé ce fait.

(2) Willem Uttenhove.

(3) *Geeste*, lat. *gesta*, fr. *gestes*.

*Daerom dedi de vite (1) soeken,
Ende heeftse na den walschen boeken
In dietsche aldus begonnen.*

Le *Renart* que Méon a publié, est le contenu de douze MSS. français, et comprend une quantité de *branches* toutes moins anciennes que les *Isengrinus* et *Reinardus* latins et le *Reinaert* flamand. Les trouvères français ne paraissent pas avoir de plus ancien auteur de *Rénarderies* que Perrot de St-Cloud.

Pierres qui de saint Clost fu nez
S'est tant traveilliez et penez
Par proiere de ses amis,
Que il nos a en rime mis
Une risée et un gabet
De Renart, qui tant set d'abet
Le puant nain, le deseréu,
Par qui ont esté deceu
Tant baron, qui n'en sai le conte:
Des or commencerai ce conte.

Perrot a vécu en 1230, et il fait connaitre lui-même les sources où il a puisé.

Un livre, *aucupre* avoit à nom
Là trouai-je mainte reson
Et de Renart et d'autre chose.

Ce livre parait avoir été l'*Aucuparius*, un ouvrage latin suivi du *Luparius*, du *Paenitentiarius lupi*, de l'*Asinarius*,

(1) *Vite*, lat. *vita*, fr. *vie*, *histoire*.

du *Raparius* en grande partie attribués à *Godfried van Thienen*. Le livre de Perrot est même en partie une imitation du *Reinaert* flamand, il a même conservé quelque part le mot *Wellecome*, qui se trouve dans le texte (1).

Le *Reinhart* allemand a beaucoup de noms francisés qui font voir que l'auteur a eu devant lui un ouvrage français, et le *Reincke* saxon n'est qu'une traduction de *Reinaert de Vos*.

Les plus anciens poèmes connus, proviennent donc de la Flandre et semblent concourir pour signaler les Flamands comme les inventeurs de la Saga.

Comme Saga flamande, l'histoire d'*Isangrin* et de *Renard* a eu de tout temps en Flandre une plus grande popularité que partout ailleurs. Nous remarquons en effet que *Reinaert de Vos* n'y a jamais cessé d'être le livre du peuple. On emploie encore aujourd'hui, et principalement dans la Flandre occidentale, parmi les livres d'école un ouvrage en prose, intitulé *Reinaert de Vos of het dieren oordeel*, qui a obtenu peut-être plus de cent éditions.

Cette grande popularité est attestée encore par une innombrable quantité de proverbes flamands qui regardent l'histoire de *Renard* et d'*Isangrin* (2), et bien plus encore par une foule de noms de famille repandus par toute la Flandre et qui paraissent rappeler le souvenir de tous les héros de la Saga. La liste qui suit, est copiée en grande partie de documents authentiques :

(1) Voir Willems, *Reinaert de Vos, Inleiding*.

2) Ces proverbes formeraient un recueil trop volumineux pour trouver place dans un ouvrage limité comme celui-ci. Le lecteur flamand n'a d'ailleurs qu'à consulter sa mémoire. Nous en avons déjà cité deux ou trois exemples et nous renvoyons les curieux au *Reinaert* de Willems, et au *Belgisch Museum*.

De Vos, Reynaert, Reintjens, Vosschaert, Rosseel, Rosseeuw, Blaevoet (1).

De Wulf, Wolf, Isengryne, De Gryse.

Leeuw, Vanderleeuw, De Nobele, Nobels, Liebaert.

De Beir, De Bruyne, Bruyneel.

D'hont, De Hondt, Courtois.

Cats, Tysbaert, Tibert, Tibaert.

D'haens, D'haene, Van den Haene, Kickx, Kiekens, Sprot, Singelyn, Despot, Pinte, Pynte.

De Ram, Lamme, Lammens, et une infinité d'autres noms moins importants, tels que De Kemele, De Gans, De Raeve, Aeve, Martens, Mertens, Borre, De Reyger, De Puydt etc.

Le Renard a conservé l'empreinte du pays et des hommes à qui il doit son existence; les Flamands de leur côté portent sur eux sans cesse et dans leurs propres noms, les souvenirs du Renard: on verra que la contrée possède aussi des monuments qui rappellent cette antique et célèbre histoire.

IX.

Le témoignage le plus ancien et le plus durable de la communauté de patrie des héros de l'histoire et de ceux de la Saga, se trouve inscrit en lettres ineffaçables sur le sol même qui les a vu naître.

Une tradition qui remonte sans doute jusqu'aux temps les plus reculés, avait consacré une division territoriale fort

(1) On a déjà vu plus haut le nom de *Riquidus Blaevoet*; il y a encore aujourd'hui des *Blaevoet* dans les environs de Furnes.

curieuse dans une partie séparée et distincte de la Flandre et tracé des limites entre le pays des *Blavotins* et celui des *Isangrins*. Les Blavotins habitaient l'Est de la ville et de la châtellenie de Furnes, du côté de Keyem et de Pervyse ; les *Isangrins* se trouvaient à l'Ouest et au Midi, dans la partie flamingante baignée par l'*Isere*. Il serait difficile d'indiquer l'origine de ce partage. Une nation conquérante est-elle venu se fixer dans ces derniers parages et asservir les indigènes qui sont restés du côté opposé ? Ou bien, chaque région s'est-elle distinguée par une rivalité de partis qui trouvait chacune plus de sympathie dans une localité différente ? Quoiqu'il en soit, quand les motifs de cette délimitation n'existaient plus, et que l'esprit d'indépendance des Blavotins s'était répandu par toute la Flandre et jusqu'en Zélande, les souvenirs de cette division géographique n'étaient pas éteints. On les retrouve dans les écrits de plusieurs auteurs du XII^e et XIII^e siècles.

L'abbé Egide place les Blavotins autour de *Keyem*, dans le passage suivant :

“ *Sic Spiritus S^t gratia in vita extitit debriatus, ut
meruerit pacem inter YSEGRINOS et FLAVENTINOS (lege
BLAVOTINOS) vel FLAMPEDES in partibus Hollandiae et
Zelandiae et Flandriæ, quam nullus hominum attentare
quibat, sive rex, sive comes, aut baro reformatore. Sic enim
erat guerra inter eos, quod pater filium habens obvium,
aut filius patrem, mox immaniter sævientes collisi pari-
ter alter alterum suffocabat* (1). Erant autem nobiles

(1) L'expression *Isangrins* ne peut pas désigner exclusivement la noblesse et *Blavotins* les paysans. Car comment alors expliquer la haine entre le père et le fils. Il s'agit bien ici d'esprit de parti.

» *valde una pars, residui vero sicut supra dictum est, de
territoriis Furnensi in Flandria, in loco circumcirca
locum, qui dicitur CAEYENS (Keyhem) commoran-
tes (1).* »

Guillaume-le-Breton explique cette singulière démarcation d'une façon bien plus remarquable :

*Inde movens classis legit æquoris undas,
Quod Bloetinorum cendentia littora lambit,
Quoque marescosos extendit Flandria campos
Et qua bellipotens media inter prælia terram
Sulcat Ysangrinus gladio munitus et hasta,
Qua sol Furnus arat finibus vicina marinis,
Quaque ruinosos ostendit belga penates.
Semirutasque domos regni monumenta vetusti
Nervius armi potens ubi bella frequentia gessit.*

« Partie de Gravelines, la flotte, sillonnant les flots de la mer, parcourut successivement les lieux où elle ronge les rivages blanchâtres des *Blavotins*, ceux où la *Flandre* se plonge en plaines marécageuses, ceux où l'*Ysangrin* puissant à la guerre, armé de son glaive et de sa lance, parcourt la terre; combattant sans cesse, et ceux encore où les habitants de *Furnes*, par une exception remarquable, labourent les champs voisins de la mer, et où le Belge montre maintenant ses pénates en ruines (2). »

Que l'on jette après cela un regard sur la carte du pays des *Isangrins* et des *Blavotins*, et l'on verra dans ce coin

(1) *Amplissima collectio*, vi, p. 305.

(2) *Philippide*, p. 370 seq.

de terre représenté dans les noms des villes et des communes , et rangés comme sur un théâtre , la foule des héros qui figurent dans les poèmes de *Renard* , WULVERINGHE et ISENBERGHE , qui se font remarquer dans le centre , rappellent *Isangrin* le loup ; HONDSCOTE , son ami *Courtois* le chien ; KATSBERG , *Tibert* le chat ; KEMMELBERG et LOMBAERTSVDE , le chameau *Lombardus* ; LAMPERNISSE , *Lampreel* le lapin ; HAESERBROUCK , *Cuwaert* le lièvre , qui se tient à l'écart comme un poltron ; BEVEREN , *Panser* le castor ; AVECAPELLE , Dame *Ave* , la pie ; RAMSCAPELLE , le malheureux bœuf , qui semble attendre dans la proximité du pays de *Renard* le message qu'il se chargera de porter au roi . On chercherait vainement ailleurs une collection de pareils noms circonscrits dans un espace aussi étroit .

Il est facile de concevoir pourquoi le lion et sa cour n'y ont pas leur place . L'ours est aussi indiqué dans la Saga comme un étranger venant des Ardennes . Nous avons néanmoins les communes de *Beernem* , de *Beirelaere* et de *Beirevelde* en Flandre , mais éloignés du pays des Isangrins . *Blafot* le renard n'a pas tant de nobles adhérents à sa suite ; il se tient seul , comme il convient au milieu des paysans sans nom , au BLAEUVVOETSWAL à *Pervyse* .

Ne serait-on pas tenté de reconnaître dans chaque héros du roman du Renard le seigneur d'un domaine qui portait un nom correspondant , et dont le souvenir historique s'est malheureusement effacé .

X.

CONCLUSION.

Les Blavotins et les Isangrins sont avec la Saga du Renard et du loup des contemporains et des compatriotes ; ils ont les mêmes traits , le même caractère , les mêmes rivalités et les mêmes noms. Le hasard seul a-t-il pu réunir tant de circonstances qui se prêtent réciproquement leur appui ? une pareille supposition est inadmissible . Quoi ! les Blavotins et les Isangrins auront inventé la Saga , ou l'auront incontestablement adoptée et élevée dès son enfance ; ils lui auront donné pour sujet un procès et des querelles semblables aux leurs ; ils auront tracé leurs portraits dans ceux des personnages fabuleux ; ils leur auront donné leurs usages , leurs institutions , leur gouvernement ; ils les auront distingués par leurs propres sobriquets : et tout cela sans esprit d'imitation et de comparaison !

N'en doutons pas , l'histoire de Renard fut dans le principe une *Saga locale* , attachée aux lieux où elle est née , lesquels embrassent les environs de la ci-devant châtellerie de Furnes , dans la Flandre Occidentale et dans une partie de l'ancienne Flandre maintenant incorporée à la France. Nous n'avons pas besoin de nier au loup et au renard une existence antérieure dans les anciens contes et dans les croyances des peuples du Nord. Que ce soit de là que les Flamands aient apporté le germe de leur fable ; *Renard* et *Isangrin* sont bien différents de leurs prédécesseurs d'un autre nom. La souche de cette illustre famille a pris

racine et a grandi chez nous , après quoi ses *branches* aussi nombreuses que célèbres se sont étendues au loin sur l'Europe et sur l'Asie.

La Flandre a des motifs pour être fière de ces deux vieux citoyens autant que de ses enfants les plus renommés. Leurs aventures peuvent servir à étudier le génie , les mœurs et les lois de nos pères, et à nous instruire que la Flandre peut à juste titre se glorifier d'avoir contribué de bonne heure à la renaissance des lettres et à la civilisation de l'Europe au moyen-âge.







